

Malgré l'extrême faiblesse de ces diverses versions, qui ne pouvaient, en aucune manière, donner aux lecteurs, nos compatriotes, une idée de toute la verve comique et de l'extrême originalité de Quevedo, les œuvres burlesques du célèbre écrivain obtinrent un grand succès; le *Buscon* surtout devint le livre à la mode, et certaine Société de la Malice, dont les curieux statuts existent au Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale, et qui fut fondée, le 1<sup>er</sup> janvier 1734, par « très aimable et très digne dame madame Agrippine de la Bonté même », décida, d'un commun accord, que le *Buscon* figurerait en troisième ligne parmi les livres fondamentaux de sa bibliothèque; c'est-à-dire après *l'Espiegle* et *Richard sans Peur*, avant *Guzman d'Alfarache* et *Gil Blas*.

Pourquoi Lefage, qui a puisé à pleines mains dans la collection des picaresques, traduisant les uns, imitant les autres, demandant à tous des éléments pour son *Gil Blas*, a-t-il laissé survivre les mauvaises éditions de la Geneste et de Raclots, et n'a-t-il pas traduit le *Buscon*? Une telle entreprise eût dû le tenter, et c'eût été, au profit des lecteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle, donner un nouvel éclat à ce roman si maltraité par ses traducteurs.

Lefage se contenta d'emprunter beaucoup à Quevedo. Ce qu'il aurait dû faire fut tenté par un anonyme qui publia à la Haye, en 1776, une traduction, la dernière que je connaisse. Elle comprend le *Buscon*, les *Lettres du chevalier de l'Épargne*, et cette lettre *sur les conditions du mariage*, dont on trouvera une partie dans le chapitre XIX de ce volume.

Cette traduction de la Haye est la meilleure de toutes celles que j'ai vues. Si elle n'est pas encore aussi rigoureusement exacte que l'exige l'œuvre de Quevedo, elle en approche du moins par une grande clarté et une connaissance complète de la langue et des mœurs espagnoles.

Le traducteur de la Haye s'est servi, pour son travail,

d'une des éditions originales modernes; c'est ce que semble indiquer le titre qu'il a pris. Il a dédaigné le titre de *Buscon* de la Geneste et de Raclots; et, traduisant littéralement le titre nouveau, il a nommé son livre : *le Fin Matois, histoire du GRAN TACAÑO, ou du Grand Taquin, autrement dit BUSCON*. Enfin il a pris pour épigraphe éternelle : *Castigat ridendo mores* : aucune ne convient davantage aux œuvres joyeuses de Quevedo.

Si, dans ma première traduction, publiée en 1843, j'ai cédé à certaines hésitations qui me semblaient alors à peu près légitimes, si j'ai expurgé, en quelques endroits, le texte original et tenté d'en éviter les étranges hardiesses, ce fut une faute que je ne saurais commettre aujourd'hui. La nouvelle édition que je donne de cette traduction est rigoureusement fidèle; je livre hardiment à mes lecteurs l'œuvre véritable de Quevedo.

J'avais aussi fait alors une concession à certaines exigences. Le *Buscon* n'a pas été terminé. C'est le défaut cruel de presque tous les chefs-d'œuvre espagnols : Rojas n'a pas achevé la *Célestine*; Mateo Aleman n'aurait pas continué *Guzman d'Alfarache* si Lujan de Sayavedra ne l'y avait provoqué; Cervantès n'aurait pas terminé *Don Quichotte* sans Avellaneda. La Geneste a obéi à la tendance de tous les traducteurs en ajoutant deux chapitres à son *Aventurier*. J'avais accueilli ces chapitres dans ma première édition, uniquement pour qu'il y eût une fin aux aventures de Pablo; je fais aujourd'hui justice de cet arrangement, qui ne saurait ajouter aucun intérêt à ce volume, et qui lui donnerait le caractère d'une rapsodie.

Cependant j'ai apporté une modification à l'œuvre originale, et je me plais à croire qu'elle ne me fera pas reprochée.

J'ai cité, plus haut, la célèbre fantaisie philosophique et morale de *la Hora de todos*, très postérieure au *Buscon*, et que Quevedo écrivit pendant son premier séjour à la

Tour de Juan Abad. Le prologue et l'épilogue de cette œuvre charmante font un cadre fait à propos pour recevoir un roman d'aventures, et les aventures de Pablo peuvent s'y placer aisément, comme celles qui ont furgi au moment où, sur l'ordre de Jupiter, la Fortune déranga le mécanisme de notre globe. J'ai donc pris à notre auteur ces deux fragments, que j'ai placés au début et à la fin de son roman.

On n'a pas traduit *la Hora de todos*; je crois donc avoir fait une curieuse trouvaille; il m'a semblé même, à l'excessive difficulté de cette traduction d'un texte étrangement original, que cela pourrait être accepté, l'indulgence du lecteur aidant, comme œuvre d'archéologie littéraire.

L'histoire de Pablo de Ségovie est l'un des innombrables et véridiques épisodes du grand tableau de la vie humaine.

A. GERMOND DE LAVIGNE,

De l'Académie espagnole.

Paris, avril 1882.

# PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

*Lettre de Charles Nodier au Traducteur.*

Paris, janvier 1843.

MON CHER AMI,

J'AI lu avec beaucoup d'intérêt et beaucoup de reconnaissance la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, à l'occasion de votre nouvelle traduction de *Quevedo*. C'est un grand plaisir pour moi que de voir de jeunes talents s'effayer, par de fortes études, à lutter contre les difficultés d'une langue admirable, et s'approprier, de droit de conquête, ce qu'il y a de plus original dans ses tours, de plus caractéristique dans son esprit, de plus naïf dans son génie. J'avais éprouvé ce bonheur à la lecture de votre *Célestine*, et je dois déclarer ici que je suis de ceux qui n'ont pas répugné aux hardiesses un peu cyniques d'une version consciencieusement littérale. Le respect des mœurs a été la règle principale de ma vie littéraire, et je crois avoir manifesté cette religieuse pudeur de la parole dans le très petit nombre de mes faibles écrits dont quelques personnes peuvent se souvenir encore; mais je fais que tous les genres de livres ne sont pas faits pour tous les genres de lecteurs, et qu'un traducteur, par exemple, manqueraient essentiellement aux devoirs d'exactitude et de fidélité qu'un ministère exigeant lui impose, en atténuant sous les nuances fardées d'une phraséologie prude ou coquette les couleurs crues, hardies et souvent grossières de son texte. Ainsi, la *Célestine* n'est certainement pas destinée à faire jamais partie de la *Bibliothèque des Collèges* ou du *Théâtre des jeunes personnes*; mais cet ouvrage est un des monuments les plus importants de la littérature moderne, et il n'est pas permis de l'altérer. Les scrupules d'un langage timidement épuré sont aux licences ingénues du moyen âge ce qu'est le badigeonnage aux vieux édifices. L'abbé de Marfy n'est parvenu qu'au ridicule en corrigeant Rabelais.



Vous étiez plus à votre aise avec *Quevedo*, esprit leste et audacieux, mais exercé par une éducation élevée aux bienfaisances d'un siècle plus avancé en civilisation, comme on dit aujourd'hui. *Quevedo* n'a pas moins de dévergondage dans les idées et dans les mœurs que l'auteur ou les auteurs de la *Célestine*; mais il est un peu plus méticuleux dans l'expression, parce que l'époque où il écrit, et qu'il a parfaitement appréciée, commence à se soumettre au respect des convenances. L'effronterie de son franc-parler ne va jamais jusqu'à l'obscénité, ou n'y touche qu'avec réserve : il a donc contribué de ses propres efforts à rendre votre traduction moins *ofense*, et, par conséquent, moins difficile ; mais quels autres obstacles n'a-t-il pas opposés à votre courage dans la lutte périlleuse que vous tentiez contre lui ! *Quevedo*, que l'Espagne rapproche trop de Cervantès, et que nous faisons descendre trop près de Scarron, est un écrivain tout à fait à part. C'est un homme du monde d'un génie *excentrique*, dédaigneux, narquois, qui paraît merveilleusement organisé pour l'observation, mais qu'un instinct particulier à son caractère, et probablement développé par ses habitudes, porte à n'envifager les personnes et les choses que sous le point de vue grotesque. Son style, c'est lui-même, partout évaporé, vagabond, entreprenant ; souvent éblouissant de brillantes lueurs, de vives étincelles, de traits inattendus qui se traduisent sous la plume ivre en folles hyperboles et en burlesques fantaisies, faillies fougueuses et désordonnées comme la verve qui s'allume ; plus souvent encore, traînant, fatigué, presque lâche, vivant de redites au lieu d'inspirations, ne s'échauffant qu'aux dépens des souvenirs d'une gaieté qui s'use, et pâlisant peu à peu comme la verve qui s'éteint.

Voilà ce qu'il fallait sentir ; voilà, chose bien autrement dangereuse à essayer, ce qu'il fallait faire sentir au lecteur français, pour lui donner une idée complètement satisfaisante des œuvres facétieuses de *Quevedo*. (Il est bien entendu entre nous que je ne parle pas des autres.)

Pour réussir dans une pareille entreprise, il fallait autre chose qu'une étude approfondie de cette belle langue espagnole qui nous est si chère à tous deux. Il falloit se laisser entraîner à l'effort quelquefois extravagant de *Quevedo*, et savoir voler de ses ailes. Mon amitié vous a longtemps suivi d'un œil inquiet dans ce voyage aventureux ; vous en êtes heureusement revenu avec tout le succès que vous pouviez en attendre, et je suis heureux d'être le premier à constater votre triomphe.

CHARLES NODIER,

De l'Académie française.



## HISTOIRE

DE

# PABLO DE SÉGOVIE

(EL GRAN TACAÑO)

---

## PROLOGUE

**J**UPITER, devenu de fiel, criait à s'égofigiller : il injurait la terre ; quant au ciel, cela ne prenait plus. Il fit un jour donner ordre aux dieux de venir en toute hâte au conseil.

En tête accourut Mars, le Don Quichotte des déités, avec ses armes, morion en tête, les insignes de garde champêtre et l'aspect fanfaron. A son côté Bacchus, le glouton de céans, coiffé de pampres, le regard aviné, la bouche en preffoir barbouillée de marc, la parole

bue, la démarche entortillée, et tout le cerveau en puissance de jus de raisin <sup>1</sup>. Plus loin, les jambes dépa-reillées, clopait Saturne <sup>2</sup>, le dieu croquemitaine et pétrivore, qui ne fit qu'une bouchée de ses enfants; puis Neptune, le Dieu humide, trempé comme une soupe, avec sa mâchoire de vieille pour sceptre, — c'est en langue vulgaire un trident, — couvert d'algues et de varechs, sentant le vendredi et vigile, transformant en boue, avec ses cascades, les cendres de son collègue Pluton, le dieu donné à tous les diables. Pluton était fardé de suie et de résine, parfumé de soufre, de salpêtre, et ses vêtements étaient tellement sombres, que tout l'éclat de son voisin ne pouvait y faire un peu de jour <sup>3</sup>. Ce voisin c'était le Soleil, avec son visage de cuivre jaune et sa barbe d'oripeau; la planète vermeille, l'astre errant, l'ami des barbiers et des guitaristes, le fertisseur et l'enfileur de jours, d'années et de siècles.

Quand Vénus accourut, les cercles et les colures s'écartèrent pour faire place à la roue de son vertugadin; ses jupons inondèrent les cinq zones. Pressée par les cris de Jupiter, elle ne s'était fardé que la moitié du visage, et le chignon qui lui encastrait la tête était à peine ajusté. Après elle venait la Lune, avec son visage en côte de melon, l'astre en monnaie rognée, la lumière au détail, la rôdeuse de nuit, la haine des lanternes; puis, tumultueusement, le dieu Pan, à la tête de deux troupeaux de faunes et de satyres à peaux de chèvres et à jambes de bœufs. Le ciel était bouillonnant de Mânes, de Lémures, de Lares, de Pénates, et d'une foule de petites divinités.

Les dieux prirent place sur des sièges, les déesses

<sup>1</sup> Voir les notes à la fin du volume.

s'accroupirent ; tous portèrent leurs regards vers Jupiter avec une respectueuse attention.

Mars se leva avec un bruit de poêles et de casseroles et un air bravache : « Par ta figue, dit-il, ô grand Coefre, qui foules aux pieds le firmament, ouvre cette bouche et jase ; on croirait que tu roupilles. »

Jupiter, dont ce langage trop familier agaçait les oreilles, maniait convulsivement sa foudre, qui jetait des étincelles ; or, on était en été : le monde rôtissait ; il eût bien mieux valu que le maître des dieux se donnât de l'air avec un éventail. Faisant la grosse voix :

« Rengainez, dit-il à Mars. Qu'on appelle Mercure ! »

En moins que rien, celui-ci, avec sa baguette d'escamoteur, son bonnet en champignon garni d'ailes de pigeon, se plaça en voltigeant devant le maître.

« Dieu-flèche, lui dit Jupin, descends vers le monde, et amène ici la Fortune, la gardienne de ces nabots. »

Le brouillon de l'Olympe, chauffant deux ailerons en guise d'éperons, disparut si rapidement, sans être vu ni entendu, que partir et revenir ce fut tout un.

Il rentra comme un conducteur d'aveugle, guidant la Fortune qui, d'une main, tenait un bâton pour tâter son chemin, et de l'autre menait en laisse un petit chien. Elle avait pour chaussure une boule, sur laquelle elle se tenait de la pointe des pieds ; cette boule servait de moyeu à une roue ornée de rubans, de tresses, de cordes, de cordons, qui, à chaque tour, se nouaient et se dénouaient. Derrière la Fortune venait, en manière de suivante, l'Occasion, une vraie Galicienne, visage gothique, tête sans chignon, crâne chauve comme un miroir ; au sommet du front une mèche unique de laquelle on aurait pu faire une moustache. Cette mèche glissait à la main comme une anguille ; elle s'agitait et

s'éparpillait au souffle des paroles : on voyait qu'elle avait pour rôle de contrarier et de déranger les arrangements de la Fortune.

En voyant celle-ci, les dieux firent mine de mauvaise humeur, quelques-uns même de dégoût, lorsque d'une voix lente et tremblotante elle dit : « Mes yeux sont à l'ombre, ma vue est à l'aveuglette, je ne puis donc favoir qui vous êtes, vous ici présents; foyez ce qu'il vous plaira, je m'adresse à vous tous et à toi surtout, Jupin, qui accompagnes les grondements de tes nuages des quintes de ton asthme. Dis-moi quelle fantaisie te prend de me faire appeler, lorsqu'il y a tant de siècles que tu m'oublies? Tu ne te souviens plus sans doute, ni toi ni cette cohue de petits dieux qui t'entoure, que je me suis jouée de toi et d'eux comme des humains? »

Le tout-puissant Jupiter se hâta de répondre :

« Écoute-moi, ivrognesse, lui dit-il; tes folies, tes caprices et tes méchancetés sont au comble. Tu as laissé croire à la gent mortelle, parce que nous ne te tenons pas sous la main, qu'il n'y a plus de dieux, que le ciel est vide, que je suis un fétiche à peu près mort. Ils prétendent, en bas, que tu accordes aux délits ce qui est dû aux mérites; que tu donnes au péché les récompenses de la vertu; que tu élèves sur les tribunaux ceux que tu devrais hisser à la potence; que tu donnes les dignités à ceux dont tu devrais couper les oreilles; que tu appauvris ceux que tu devrais enrichir. »

La Fortune, suffoquée et pâle de colère :

« J'ai mon bon sens; je fais ce que je fais, répondit-elle; dans toutes mes actions mon pied ne perd pas la boule. Toi qui m'appelles inconfidérée et ivrognesse, souviens-toi que tu as fait le bec d'oie pour tenir conversation avec Léda; que tu t'es répandu en petite monnaie

pour Danaé; que tu as beuglé comme un veau pour Europe — *inde toro pater* — que tu as fait cent mille autres folies, cent mille autres sottises; que de tous ceux et celles qui t'entourent, il n'en est pas un qui n'ait fait le geai, la pie, le corbeau, ou quelque autre sot oiseau pour quelque caprice. On ne dira pas cela de moi. S'il y a en bas des gens méritants mis à l'écart, des gens vertueux sans récompense, toute la faute n'en est pas à moi; à beaucoup j'offre ce dont ils sont dignes; s'ils refusent, qu'y puis-je faire? Les uns ne se donnent pas la peine d'allonger la main pour prendre ce que je leur destine; les autres me l'arrachent sans que je le leur offre. Ceux qui me font violence sont plus nombreux que ceux que j'enrichis; plus nombreux ceux qui me volent ce que je leur refuse, que ceux qui conservent ce qu'ils ont reçu de moi; ils le laissent perdre et disent que je le leur ai repris. Beaucoup m'accusent du mal échu à d'autres, lorsqu'il aurait été pire pour eux. Il n'y a pas d'heureux sans l'envie de beaucoup, il n'y a pas de malheureux sans le mépris de tous. Voyez cette suivante, qui m'a servie de toute éternité : je n'ai jamais fait un pas sans elle; son nom est l'Occasion; écoutez-la, apprenez d'elle à avoir le sens commun. »

Profitant de ce qu'on lui lâchait le claquet, l'Occasion, pour ne pas se perdre elle-même, se mit à dire tout aussitôt :

« Je suis femme, je m'offre à tous; beaucoup me rencontrent, peu jouissent de moi. Je suis Samson femelle, ma force est dans mes cheveux. Qui fait s'accrocher à ma mèche fait se défendre des cabrioles de ma maîtresse. Je l'arrange, je l'éparpille, et parce que les hommes ne savent pas la saisir et en profiter, ils m'accusent. La sottise a mis en usage parmi les hommes une

foule de formules infernales : « Qui l'aurait dit ? je n'y pensais pas ; je n'ai pas songé à cela ; je ne savais pas ; c'est bon ; qu'importe ? cela se fera demain ; nous avons le temps ; l'occasion reviendra ; laisse-moi ; je m'entends ; je ne suis pas un imbécile ; je me passerai cela ; rions de tout ; n'en croyons rien ; cela me viendra à temps ; cela ne manquera pas ; Dieu y pourvoira ; il y a plus de jours que d'andouilles ; lorsqu'une porte se ferme, une autre s'ouvre ; peu importe ; c'est mon avis ; ce n'est pas possible ; ne me dites rien ; je suis à bout ; laissons aller le monde ; qu'on dise ce qu'on voudra ; tout vient à point ; nous verrons ; sans doute ; peut-être ; et le « comme vous voudrez » des entêtés. » Toutes ces niaiseries rendent les hommes présomptueux, paresseux, infouciants ; c'est là la gelée sur laquelle je glisse, et qui fait dévier la roue de ma maîtresse. Si les imbéciles me laissent passer, où est ma faute d'avoir passé ? S'ils mettent des embarras ou des fossés devant la roue de ma maîtresse, qu'ont-ils à se plaindre ? Ils savent bien que c'est une roue, qu'elle monte, qu'elle descend ; qu'elle descend pour monter et qu'elle monte pour descendre ; pourquoi s'y laissent-ils entortiller ? Le soleil s'est arrêté, la roue de la Fortune jamais. Celui-là qui est le plus sûr d'y avoir enfoncé un clou, n'a fait autre chose que d'y ajouter un poids nouveau et d'en ralentir un peu le tourbillon ; mais son mouvement n'en entraîne pas moins les félicités et les misères, comme celui du Temps entraîne la vie du monde, et le monde lui-même, peu à peu. Voilà la vérité, Jupiter ; répondra qui voudra. »

La Fortune avait repris haleine, et, tout en se dandinant, tout en grimaçant comme une fouine : « L'Occasion, dit-elle, vous a prouvé l'injustice de l'accusation que vous portez contre moi. Néanmoins, je veux bien



chercher à vous être agréable, à toi, Maître suprême, et à tous ces autres qui t'accompagnent, les serviteurs de l'ambrosie et du nectar; bien que je sois encore votre maîtresse, comme je l'ai été, comme je le ferai toujours, comme je le fais de la plus sale canaille du monde. Et j'espère bien voir bientôt votre divinité, morte de faim faute de victimes, et de froid faute d'un copeau sur l'autel aux sacrifices, ne servant plus qu'à amplifier des poèmes, à inspirer quelques couplets, quelques rimes amoureuses, devenue le point de mire des brocards et des quolibets.

— Puisses-tu voir manquer tout ce que tu désires, dit Phœbus, puisque tu te joues si insolemment de notre pouvoir. Si j'en avais la permission, moi qui suis le Soleil, je te ferais frire, rôtir et rendre l'âme à force de canicules.

— Va-t'en dessécher les bourbiers, répondit la Fortune, va-t'en faire mûrir les concombres; va fournir les médecins de fièvres tierces; va façonner les ongles de ceux qui s'épouillent à tes rayons. Je t'ai vu garder les vaches, et pourchasser une fillette qui ne t'en a pas moins mis à l'ombre, tout Soleil que tu es. Souviens-toi que tu es le père d'un brûlé; couds-toi la bouche et laisse parler ceux qui s'y entendent.

— Fortune, prononça Jupiter avec sévérité, toi et cette drôleffè qui te sert, vous avez dit beaucoup de bonnes choses. En conséquence, et pour la satisfaction des humains, je décrète, d'une façon inviolable, qu'à un jour fixe, et pendant une heure déterminée, les hommes se trouveront tout à coup chacun avec ce qu'il mérite. J'ai dit, choisis l'heure et le jour.

— Pourquoi différer ce qui doit être? reprit la Fortune; va pour aujourd'hui; quelle heure est-il?



— Nous sommes aujourd'hui au 20 juin, dit le Soleil, prince des horlogers ; il est trois heures trois quarts et quatorze minutes du soir.

— Eh bien donc, repartit la Fortune, à quatre heures nous verrons ce qui se passera sur terre. »

Là-dessus elle se mit à graiffer l'effieu de sa roue, à affujettir la manivelle et les clous, à débrouiller les cordons.

« Il est quatre heures, sonna Phœbus. J'atteins en ce moment la quatrième ligne post-méridienne des cadrans folaires.

— Allons donc, fit la déesse avec un grand cri, à *chacun selon ses œuvres!* » Et elle lâcha sa roue, qui, lancée dans l'espace comme un ouragan, tomba sur le monde, le parcourut en tourbillonnant et y mit tout dans une effrayante confusion.

En ce moment un médecin, en quête de fièvres, parfait sur sa mule, l'Heure le prit et le changea en bourreau. Un condamné venait sur un âne, accompagné d'un alguazil et suivi d'un exécuteur qui le flagellait; l'Heure sonna et mit l'alguazil sur l'âne, et sous le fouet de l'exécuteur, en place du condamné. Des tombereaux pleins d'immondices passaient devant la boutique d'un apothicaire. Au moment où l'Heure sonna, la boue jaillit des tombereaux, se répandit, entra dans la boutique, d'où fortirent les bouteilles, les fioles, qui s'entassèrent dans les voitures. Un aventurier s'était fait bâtir un palais avec de l'argent volé : à l'Heure, le palais s'ébranla, et s'en alla pierre par pierre, tuile par tuile, les fenêtres, les portes, les meubles, chez tous ceux à qui l'argent avait été pris. Un usurier qui habitait auprès de ce palais, vit son portefeuille s'ouvrir et ses billets à ordre, entraînés par le mouvement, s'en aller avec les débris

du voisin. Un bavard de profession inondait son quartier de paroles : l'Heure vint, et il se trouva subitement à moitié muet, le verbiage lui sortait par les yeux et par les oreilles. Des sénateurs délibéraient sur une affaire d'État, et chacun se demandait comment il résoudreait la question, afin qu'elle blessât le moins ses intérêts, et quand l'Heure sonna, au lieu de dire « Nous avons constaté et constatons, » ils dirent : « Nous nous sommes condamnés et nous condamnons, » et, comme effet de cette condamnation, leurs toges se changèrent en peaux de serpent, ils s'injurèrent et se maltraitèrent les uns les autres. Un entrepreneur de mariages entortillait un pauvre homme, lui vantant la fortune, la beauté, l'esprit, la jeunesse, les vertus d'une cliente, qui n'était ni sage, ni jeune, ni intelligente, ni belle, ni riche : l'Heure maria le marieur à sa marchandise. Une compagnie de Narcisses passait, l'un avec des mollets postiches et trois fausses dents; deux autres avaient la barbe teinte; trois autres étaient chauves avec des perruques : à l'Heure, la laine des mollets s'en alla, les dents tombèrent, la couleur des barbes disparut, les perruques s'envolèrent avec les chapeaux en croupe, laissant à découvert les têtes, qui ressemblaient à des melons avec des moustaches. Une dame riche était à sa toilette; elle avait une pommade au sublimé pour les rides, une eau pour les rouffeurs de la peau, du noir de fumée pour les cils et les sourcils, un opiat pour les lèvres, des couleurs postiches dans des petits godets. Quand vint l'Heure, elle était devant son miroir, elle se mit le sublimé aux cheveux, le noir sur les dents, l'opiat sur les sourcils, la couleur sur le front; ses servantes, la croyant devenue folle, le sauvèrent, et son mari parlait d'envoyer chercher un prêtre pour conjurer le démon.

Ainsi du reste. Par tout le monde ce ne fut, pendant toute cette heure, que parvenus renvoyés à leurs moutons; jolies femmes retournant en détail chez le parfumeur; chez le coiffeur, chez la couturière, chez le marchand de couleurs, et restant à rien; nobles d'emprunt défarmorisés; apothicaires empoisonnés; inquisiteurs brûlés vifs. Un tavernier fut mis à la question liquide avec du vin frelaté; un cordonnier à la question du brodequin; un avare fut enfermé dans un coffre-fort vide; des tailleurs furent écorchés vifs, et des bohémiens firent des tambours avec leur peau; un alguazil, qui de sa vie n'avait empoigné personne, fut berné; il fut remplacé par un procureur qui prétendait ne jamais prendre assez; deux grands seigneurs qui se pavanaient dans un magnifique carrosse furent enlevés de leurs coussins moelleux et condamnés à décrotter ceux qu'ils avaient éclabouffés; deux pauvres nègres qui passaient furent mis à leur place.

On vit un âne qui rendait à son maître les coups de bâton qu'il en avait reçus; un homme que trois dindons engraisaient et engavaient comme ils avaient été engavés; un barbier qu'on rasait avec un couteau ébréché; un moine qui, condamné à la sobriété, aima mieux se laisser mourir de faim; un familier du saint-office qui, n'ayant personne à dénoncer, se dénonça lui-même.

L'Heure rencontra un homme parfaitement vertueux : elle lui donna le harem du Grand Turc, afin de perpétuer sa race. On découvrit un procureur intègre : ne sachant quelle récompense donner à un tel mérite, l'Heure le donna... pour exemple 4.

« Un épisode, entre tous, attira l'attention de la divine assemblée. Dans les rues d'une ville d'Espagne, c'était

Ségovie, la capitale de la Vieille-Castille, un triste cortège défilait. En tête marchait un crieur public; il s'arrêtait de temps à autre, déployait un papier et lisait une sentence. Un alguazil suivait; il était monté sur un genêt fourbu, drapé dans une cape trouée, et portait fièrement sa baguette blanche. A quelques pas en arrière, nu jusqu'à la ceinture, la tête couverte d'une capuche de laine, venait un pauvre diable qu'on menait pendre. Il était hissé sur un âne, les mains attachées sur la poitrine; il paraissait jeune encore et fort peu affligé de se voir en si pénible extrémité. Le bourreau, qui le suivait pas à pas, et qui, de temps à autre, lui chassait les mouches sur les épaules à l'aide d'un fouet de cuir, était un homme de belle taille, mais vieilli avant l'âge. Son front était bas et sombre, son regard terne et méchant, ses lèvres pendantes, sa démarche avinée. C'était la brute chargée d'exécuter passivement les volontés de l'intelligente justice. On lui avait dit de pendre, il y allait; de frapper, et il frappait.

« Le peuple suivait en tumulte; les enfants criaient au bourreau de frapper plus fort; quelques vieilles femmes injuriaient le patient, lui jetaient des trognons de légumes, et cherchaient à lui faire perdre un peu de sa sérénité.

« On arriva de la forte à la potence. Les alguazils firent ranger les curieux en cercle; l'échelle fut dressée; le patient fut abaissé à bas de son âne; on lui délia les mains; il monta lentement, suivi du bourreau, et, arrivé sur la traverse, il s'y assit, prit la corde, en ajusta le nœud, et attendit.

« C'est alors que sonna l'Heure, et, en un clin d'œil, comme par un coup de baguette, les rôles furent changés: le bourreau se trouva pendu à la place du patient,

qui, debout sur le sommet de la potence, en costume d'exécuteur, regardait en pleurant son suppléant qui se débattait.

« Cette scène inattendue émut vivement les curieux de l'éther. Cette étrange substitution de victimes, ces larmes du jeune homme au moment où il échappait au supplice, portèrent au comble la stupeur et la curiosité. Vulcain était bouche béante, comme au jour où il surprit Mars et Vénus; Mars jurait ses grands dieux qu'il n'avait jamais rien vu de pareil, et offrait de se couper la gorge avec quiconque oserait dire le contraire; Apollon promettait de faire un poème là-dessus; Bacchus ronflait; Vénus, Junon, Minerve elle-même, avaient les yeux hors de tête, le cou tendu, les narines ouvertes, les lèvres pâles. La curiosité n'embellit pas. Paris, ce jour-là, n'eût donné la pomme à aucune des trois.

« La Fortune, accablée de questions, répondit qu'elle n'était pas au fait de l'aventure; Jupiter, sollicité par tous, décida que Mercure irait incontinent faire une enquête.

« Mercure disparut.

« Tout aussitôt on vit un cavalier se faire jour à travers la foule d'un air d'autorité. Il était mis avec une grande élégance; son haut-de-chausses et son pourpoint, relevés de crevés de satin blanc, étaient du velours le plus fin. Il était armé d'une longue rapière, et sa main gauche, appuyée sur la garde, en faisait relever la pointe vers le ciel. Il portait un collet à la grande mode, droit et empesé; une chaîne d'or brillait sur sa poitrine, une boucle d'or retenait la plume de son chapeau; sa moustache était des mieux cirées et des plus relevées; ses longs éperons rendaient un son argenté. Il marcha en dandinant jusque au milieu du cercle formé par le peuple :

arrivé là, il s'arrêta, se pofa de l'air le plus spadassin du monde, le poing fur la hanche, la tête inclinée, et dirigea vers le ciel un fourire et un geste des plus insolents. Sous son large chapeau sa chevelure, en s'écartant, laiffa paraître un bout d'aile de pigeon : tout l'Olympe reconnut Mercure, et se laiffa aller à un rire homérique.

« Le messager des dieux s'approcha de la potence, d'où le nouveau bourreau descendoit en pleurant de plus belle. Mercure lui frappa fur l'épaule, lui dit quelques mots à l'oreille, et tous deux, traversant de nouveau la foule que les alguazils dissipaient, s'engagèrent dans une rue déserte et sombre, au milieu de laquelle s'élevait une maison inhabitée. Ils frappèrent, la porte s'ouvrit, le bourreau passa le premier; puis, Mercure ayant fait un signe, l'Olympe tout entier descendit.

« Un instant après, dieux et déesses, vêtus en grands seigneurs et en grandes dames du temps, étaient assis en cercle dans la salle d'honneur de la maison inhabitée. Mercure attendait avec son compagnon dans une pièce voisine. Dès que tout le monde fut placé, remplissant les fonctions d'huissier introducteur, il ouvrit la porte à deux battants, prit par la main le jeune bourreau, auquel il recommanda de faire bonne contenance, et, le conduisant au milieu du cercle, il annonça à haute voix :

« PABLO DE SÉGOVIE.

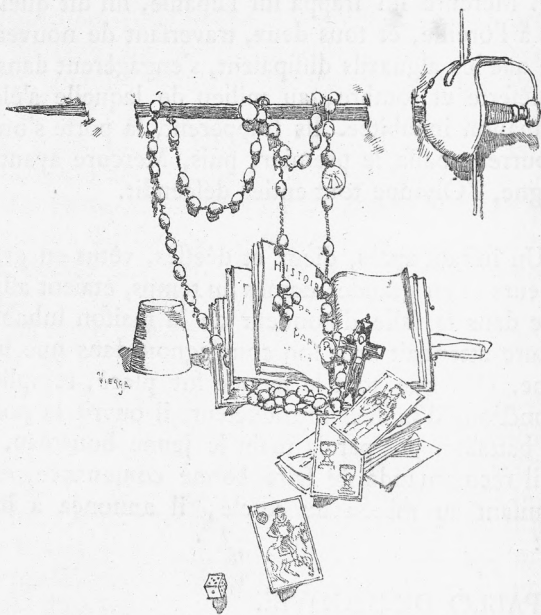
« A ce nom, la Fortune se mit à rire.

« — Je le connais, s'écria-t-elle, c'est un de mes...

« — Silence! Madame, fit Jupiter du ton d'un alcade-

mayor. Jeune homme, soyez le bienvenu : vous satisferez la curiosité que vous avez excitée; toute notre attention vous est acquise. »

« Le jeune bourreau, revenu de son émotion, salua à la ronde, s'avança sans hésiter au milieu de l'important aréopage, foutint même avec assurance le regard persistant de Vénus; puis, ayant un instant recueilli ses souvenirs, il touffa, et parla de la sorte : »







## CHAPITRE PREMIER

DANS LEQUEL PABLO RACONTE CE QU'IL EST ET D'OU  
IL VIENT

**S**EIGNEURS, je suis de Ségovie ; mon père, originaire de la même ville — Dieu le retienne aux cieus, — se nommait Clément Pablo. Il était, selon l'expression vulgaire, barbier de son métier ; mais ses pensées étaient trop relevées pour qu'il se laissât nommer ainsi ; il se difait tondeur de joues et tailleur de barbes. C'était, dit-on, un homme d'un bon cep, et selon ce qu'il buvait c'était facile à croire <sup>1</sup>.

Il eut pour femme Aldonza Saturne de Rebollo ; elle était fille d'Octave de Rebollo Codillo, et petite-fille de Lépide Ziuraconte. On la soupçonnait fort de ne pas être chrétienne de vieille date, et cependant, en raison des noms de ses père et mère, elle prétendait descendre en ligne droite des triumvirs romains. Elle était fort



jolie et fort célèbre surtout, car tous les chansonniers d'Espagne s'exercèrent à propos d'elle. A peine mariée, elle eut de grands chagrins, et même plus tard, parce que de mauvaises langues reprochaient à mon père d'être sans scrupule, et d'aimer tout prendre sans avoir rien mis. Il fut prouvé que lorsqu'on venait chez lui pour se faire raser, et lorsqu'il levait la figure de ses pratiques pour les savonner, un mien frère, âgé de sept ans, leur tirait la substance des poches tout à son aise. Le pauvre petit ange mourut du fouet qu'on lui donna en prison. Mon père le regretta beaucoup, car il ravifait tout le monde. Pour ces enfantillages et pour d'autres, mon père fut pris; toutefois, d'après ce que l'on m'a dit, il sortit plus tard de prison tout à son honneur, et avec un cortège de plus de deux cents cardinaux; mais qui n'étaient pas des monseigneurs. On dit que les dames se mirent aux fenêtres pour le voir passer, et de fait il avait bonne mine à pied comme à cheval. Je ne dis pas cela par vanité, car on fait combien j'en ai peu <sup>2</sup>.

Ma mère n'eut pas trop de malheurs. Une vieille qui m'éleva, faisant un jour son éloge, me disait que ses manières étaient tellement gracieuses, qu'elle enforçelait tous ceux qui avaient affaire à elle. Cependant, à propos de je ne sais quelle petite histoire scandaleuse, peu s'en fallut qu'on ne la fit paraître en public avec un vêtement de plumes <sup>3</sup>. On prétend qu'elle ressuscitait ce qui n'existait plus..., qu'elle teignait les cheveux qui avaient blanchi. Les uns la nommaient pourvoyeuse de plaisirs, d'autres algébriste d'amour <sup>4</sup>, et quelques-uns lui donnaient le vilain nom de m.....; l'aimant de l'argent des autres. Mais il faut voir avec quel air souriant elle écoutait tout cela. Elle n'en était que plus séduisante.

Je ne vous dirai pas quelle pénitence sévère elle s'imposait. Sa chambre, où seule elle entrait, — et moi quelquefois, car j'en avais la permission quand j'étais petit, — était entourée de têtes de morts ; elle disait que c'était pour ne pas perdre le souvenir de notre fin dernière, et certains, par méchanceté, affirmaient que c'était pour entortiller les vivants. Son lit était porté par des cordes de pendus, et elle me disait quelquefois, à ce propos : « Vois-tu ? c'est à l'aide de cet exemple que je donne des conseils à ceux à qui je veux du bien ; je leur dis que, pour se garantir d'un collier de cette espèce, ils doivent vivre sans cette *le menton sur l'épaule*<sup>5</sup>, se conduire avec une prudence excessive et ne pas laisser le plus petit indice pour donner prise sur eux. »



Il y eut un grand désaccord entre mes parents pour favoir duquel des deux je suivrais l'état. Je m'étais senti dès l'enfance des idées élevées, et ni l'un ni l'autre mé-

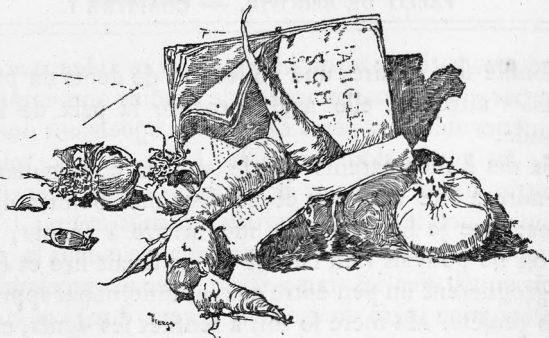
tier ne me séduisit. « — Mon enfant, disait mon père, l'état de voleur n'est pas un art mécanique, c'est une profession libérale ; » puis il ajoutait, en soupirant : « Et manuelle. Qui ne vole pas, ne vit pas en ce monde. Sais-tu pourquoi les alguazils et les alcades nous aiment si peu ? Des fois ils nous pourchassent, d'autres ils nous battent, d'autres ils nous pendent, même sans s'enquérir si c'est bien notre heure. Je ne puis le dire sans larmes (et le bon vieux pleurait comme un enfant en pensant au nombre de fois que ses côtes avaient été cinglées). Sais-tu pourquoi ? C'est qu'ils ne voudraient pas que là où ils font il y eût d'autres voleurs qu'eux et leurs ministres ; mais heureusement notre adresse nous garde de leurs griffes. Quand j'avais ton âge, je fréquentais surtout les églises, non pas cependant que je fusse bon chrétien. Bien des fois on m'aurait promené sur l'âne, si j'avais bavardé sur le chevalet<sup>6</sup> ; mais, je n'ai jamais rien confessé, si ce n'est selon les principes de la sainte mère Église, et c'est en agissant de la sorte et à l'aide des profits de mon métier, que je suis parvenu à soutenir ta mère aussi honorablement que possible. — Comment ! s'écria celle-ci avec colère (elle était furieuse que je ne voulusse pas être forcier), comment m'avez-vous soutenue ? N'est-ce pas moi qui vous ai fait vivre, moi qui vous ai tiré de prison par mon industrie, qui vous y ai entretenu d'argent ? Si vous ne confessiez rien, était-ce par courage, ou plutôt grâce aux philtres que je vous donnais ? Si je ne craignais qu'on ne nous entendît dans la rue, je vous rappellerais ce jour où j'entrai dans votre prison par la cheminée, et où je vous fis sortir par le toit. »

Elle en eût dit bien davantage, tant elle était en colère, si, par les mouvements qu'elle se donnait, elle n'eût

désenfilé son rosaire, une collection de dents de pauvres diables auxquels elle avait procuré la paix de l'autre monde.

Je dis à mes parents que je voulais positivement apprendre à être vertueux et cultiver mes bonnes dispositions; que je les priais de me mettre à l'école, parce qu'on ne pouvait rien faire si on ne savait lire et écrire. Ils grognèrent un peu entre eux, et finirent par approuver mes projets. Ma mère se mit à renfiler ses dents, et mon père s'en alla, ainsi qu'il nous le dit lui-même, couper à quelqu'un soit la barbe, soit la bourse. Je restai seul, remerciant Dieu de m'avoir donné des parents si habiles et si jaloux de mon bonheur.





## CHAPITRE II

### COMMENT PABLO VA A L'ÉCOLE ET CE QUI LUI ARRIVE

**L**E lendemain, on m'avait acheté un abécédaire, et le magister était prévenu. J'allai donc à l'école; le magister me reçut très gracieusement, en me disant que j'avais la mine d'un garçon d'esprit et d'intelligence. Aussi, pour ne point le démentir, j'appris fort bien mes leçons. Le maître m'avait placé auprès de lui; je gagnais des bons points presque tous les jours en venant le premier, et je m'en allais le dernier afin de faire quelques commissions pour madame, — c'était la femme du maître. — Mes gentilleffes me gagnaient les bonnes grâces de tout le monde; cela alla même trop loin, car les autres enfants devinrent jaloux de moi. Je recherchais de préférence les fils de famille, et particulièrement un fils de don Alonso Coronel de Zuniga, avec qui j'étais copain. Les autres, ou bien parce que

je ne leur parlais pas, ou bien parce que je leur paraissais trop fier, me donnaient sans cesse des surnoms empruntés au métier de mon père. Les uns m'appelaient don Rafoir, les autres don Ventouse. L'un, pour se justifier, disait qu'il ne m'aimait pas parce que ma mère avait, de nuit, fucé le sang à ses deux petites sœurs. L'autre prétendait que mon père avait été appelé dans sa maison pour en chasser les rats; il en prenait prétexte pour appeler mon père chat, ce qui veut dire, en langage populaire, escroc et filou. D'autres m'appelaient minet ou miaulaient quand je passais près d'eux. Un autre encore affirmait qu'il avait jeté deux aubergines à ma mère un jour qu'on la promenait par la ville. En un mot, tous s'entendaient pour me ronger les talons<sup>1</sup> et m'abreuver d'amertume. J'y étais certes sensible, mais je dissimulais. Je supportai tout avec courage, jusqu'au jour où un gamin eut l'audace de m'appeler fils de p..... et fils de forcière.

Il me dit cela si nettement (s'il l'eût dit à mots couverts je ne m'en ferais pas ému), que je ramassai une pierre et lui fendis la tête; puis, courant vers ma mère, je lui contai l'aventure. « Tu as bien fait, me dit-elle : tu prouves bien qui tu es; seulement tu aurais dû demander à ce gamin d'où il savait cela. » Entendant cela, moi qui ai toujours eu des pensées élevées, je dis encore à ma mère : « Les camarades qui étaient présents m'ont dit que j'avais tort de m'en offenser. Est-ce à cause du jeune âge de l'insolent? Aurais-je pu lui donner un démenti, ou bien ma naissance fut-elle effectivement la suite d'un pique-nique<sup>2</sup>; enfin suis-je le fils de mon père? — Malepeste! s'écria-t-elle en riant; en fais-tu déjà tant? Tu ne feras pas un sot; tu es charmant, en vérité; tu as bien fait de casser la tête à ce

vaurien. De telles choses ne font pas bonnes à dire, lors même qu'elles sont vraies. »

Je restai comme mort de honte à cette réponse. Je formai un instant le projet de m'emparer de tout ce que je pourrais trouver, et de quitter la maison de mon père; mais je me contins; mon père alla soigner le blessé, le guérit, le calma et me renvoya à l'école, où le maître me reçut fort mal. Mais dès qu'il eut appris la cause de la querelle, il me tint compte du sentiment qui m'avait fait agir, et me fit meilleure mine.



J'étais toujours avec le fils de don Alonso de Zuñiga, qui se nommait don Diégo, et qui m'aimait véritable-



ment; je changeais de toupie avec lui quand la mienne était meilleure; je lui donnais de mon déjeuner et je ne lui demandais rien de ce qu'il mangeait; je lui achetais des images, je lui apprenais à se battre, je jouais avec lui au taureau<sup>3</sup>, enfin je l'amusais toujours. Aussi, très souvent, les parents du jeune cavalier, voyant combien ma compagnie lui était agréable, faisaient demander aux miens de me laisser aller avec lui dîner, souper et quelquefois coucher.

Il nous arriva ainsi qu'un des premiers jours d'école après Noël, nous vîmes passer par la rue un homme nommé Ponce d'Aguirre, qu'on disait être conseiller. Le jeune don Diégo m'appela : « Écoute, me dit-il, appelle-le Ponce-Pilate et sauve-toi. »

Moi, pour faire plaisir à mon ami, j'appelai le passant Ponce-Pilate. Il se mit tellement en colère, qu'il courut à ma poursuite, avec un couteau à la main, pour me tuer, de sorte que je fus forcé de fuir et de me réfugier dans la maison du maître. L'homme entra après moi en vociférant; le maître s'interposa, le pria de ne pas me tuer et lui promit de me châtier. En effet, à l'instant même, malgré les prières de sa femme qui s'intéressait à moi parce que je lui étais utile, il ne me ménagea pas. Il me fit déshabiller, et, tout en me donnant le fouet, il me demandait à chaque coup : « Diras-tu encore Ponce-Pilate? — Non, monsieur, lui répondis-je. — Diras-tu encore Ponce-Pilate? — Non, monsieur, non, monsieur, » m'écriai-je à chaque reprise.

Dès cet instant, j'eus si grande peur de dire Ponce-Pilate, que le lendemain, lorsque le maître m'ordonna de réciter, selon l'usage, les prières aux autres écoliers, je m'arrêtai tout court en arrivant au *Credo*. Remar-